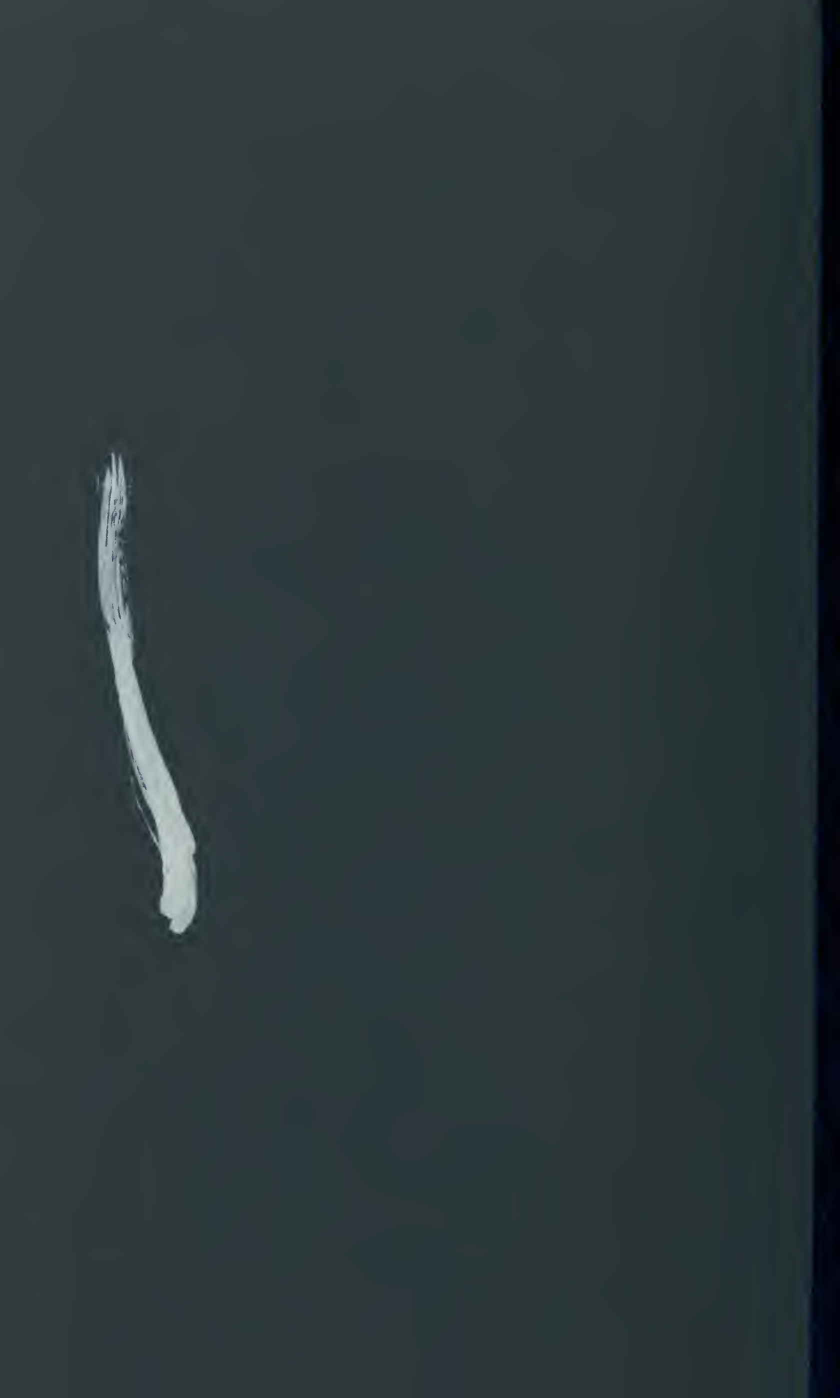
[redacted]

Piron, Alexis

La métromanie.



LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES,

PAR M. PIRON.

Corrigée & augmentée, telle qu'elle ſe joue à Paris, ſur le Manuſcrit des Comédiens Français.

NOUVELLE ÉDITION.

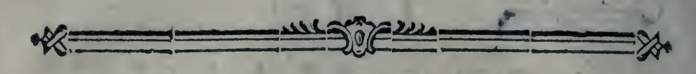


A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Permiſſion.



PERSONNAGES.

FRANCALEU, *Père de Lucile.*

BALIVEAU, *Capitoul, oncle de Damis.*

DAMIS, *Poëte.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

LUCILE, *Fille de Francaleu.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

MONDOR, *Valet de Damis.*



La Scéne eſt chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maiſon de plaiſance, aux portes de Paris.



LA MÉTROMANIE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte,
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte,
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux frippons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR, *revenant.*

On m'a pourtant bien dit : chez Monſieur Francaleu;

LISETTE.

C'eſt ici.

MONDOR.

Vous jouez, chez vous, la Comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rolle encor, qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui ſort du Couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illuminations, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il eſt vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici : chaque mot me le prouve.
Quand le diable y ſeroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'eſt ce qui n'eſt pas facile à dire, non.
Car, ſelon la penſée où ſon eſprit ſe plonge,
Sa face, à chaque inſtant, s'élargit ou s'allonge.
Il ſe néglige trop, ou ſe pare à l'excès.
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'eſt un homme iſolé, qui vit en volontaire,
Qui n'eſt Bourgeois, Abbé, Robin ni Militaire ;
Qui va, vient, veille, ſue, & ſe tourmentant bien,
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.

Au ſurplus raſſemblant, dans ſa ſeule perſonne,
Pluſieurs originaux qu'au Théatre on nous donne,
Miſantrope, Étourdi, Complaiſant, Glorieux,
Diſtrait — ce dernier-ci le déſigne le mieux;
Et tiens s'il eſt ici, je gage mes oreilles,
Qu'il eſt dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant, pas à pas, d'un foſſé qui l'attend,
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente. On a l'homme que tu ſouhaites
N'eſt-ce pas de ces gens que l'on nomme Poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE

Nous en avons un.

MONDOR.

C'eſt lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le perſonnage en tout reſſemble au tien;
Sinon que ce n'eſt pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe, & montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche; il eſt à rêver là-bas dans ces boſquets.
Mais vas-y ſeul: on vient, & je crains les caquets.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante ici! Dorante!

DORANTE.

Ah! Liſette; ah! ma belle,
Que je t'embraſſe. Eh bien, dis-moi donc la nouvelle;
Félicite-moi donc. Quel plaiſir! l'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!
De la choſe avec moi tu dois être avertie.
Que ne me dis-tu donc que Lucile eſt ſortie?
Que je vais — que je puis — conçois-tu — Baiſe-moi,

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas ſage en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monſieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes.
Y penſez-vous, d'oſer venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès. —

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu, ni de loin, ni de près ?
Je vois le parc ouvert, j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?
Euſſiez-vous cent fois plus d'audace & de manege,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne ſçais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le ſçais bien, moi. Mon père m'idolâtre ;
Il n'a que moi d'enfans. Je ſuis opiniâtre.
Je le veux, qu'il le veuille. Autrement, j'ai des mœurs ;
Je ne lui manque point, mais je fais pis, je meurs.

LISETTE.

Mais ſi le grand procès qu'il a —

DORANTE.

Qu'il y renonce.
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais ſi votre père oſe en appeller ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais ſi. ——

DORANTE.

Finis, de grace, & laiſſe là tes mais.

LISETTE.

Mais croyez-vous n'avoir à craindre ici qu'un père ?
Le nôtre y voudra-t'il conſentir ?

DORANTE.

Je l'eſpere.

LISETTE.

C'eſt un vieillard têtu.

DORANTE.

C'eſt ce qui te plaira.

LISETTE.

Il a choſi ſon monde.

DORANTE.

Il le congédiera.

LISETTE.

Lucile eſt un parti. —

DORANTE.

Je ſuis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cens mille.

LISETTE.

Mais, vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah! laiſſe là ta peur.
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois : c'eſt une nonchalante,
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente;
De l'amour d'elle-même épriſe uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement;
Une ame oiſive & molle, une froide femelle;
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on penſât pour elle;
Et ſans agir, ſentir, craindre, ni deſirer,
N'avoir que l'embarras d'être & de reſpirer.
Et vous voulez qu'elle aime? Elle, avoir une intrigue!
Y ſongez-vous, Monſieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laiſſe un moment de répit,
Et c'eſt, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, ſçachons où nous en ſommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers paſſionés
Que votre ami compoſe, & que vous nous donnez;
Et je guette l'inſtant d'oſer dire à la belle
Que ces vers ſont de vous, & qu'ils ſont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils ſont de moi! Mais, c'eſt mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéreſſer pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en eſt encore à ſçavoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux, dont ſon goût eſt flatté!
Un trait pouvoit m'y faire aiſément reconnoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réuſſi peut-être.

LISETTE.

Eh non, vous dis-je, non; vous auriez tout gâté:
L'indifférence incline à la ſévérité.

Il falloit bien d'abord préparer toutes choſes,
De l'empire amoureux lui déplier les roſes,
L'induire à ſe vouloir baiſſer pour en cueillir.
D'aiſe, en liſant vos vers, je la vois treſſaillir,
Sur-tout quand un amour, qui n'eſt plus guere en vogue,
Y brille ſous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'eſprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé;
Des Bergers figurant quelques danſes légeres,
Ou tout le jour aſſis aux pieds de leurs Bergeres,
Et couronnés de fleurs, au ſon du chalumeau,
Le ſoir, à pas comptés regagnent le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades eſquiſſes,
Et de ces viſions ſavourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement ſon cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'Auteur.

DORANTE.

C'eſt une Eglogue auſſi qu'on lui prépare encore:
Damis ſe leve exprès, chez vous, avant l'aurore. —

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et ſa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons Monſieur de l'Empirée?

DORANTE.

Oui. Son talent chez nous lui donne auſſi l'entrée.
Mon père en eſt épris juſqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, & preſqu'autant que moi.

LISETTE.

Qu'il garde ſa beſogne.

DORANTE.

Ah! ſoit. Je l'en diſpenſe.
Sur un pareil emprunt tu ſçais comme je penſe.

LISETTE.

Monſieur de Francaleu ne vous connoît pas,

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous préſenter à lui ſous un faux nom.
Ici l'amour des vers eſt un tic de famille;
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin,
Et vous plairez d'abord, préſenté de ſa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raiſon qui m'attire.

LISETTE.

LISETTE.

Le goût pour le Théâtre en eſt un à lui dire.
Deſirez de jouer avec nous. Juſtement
Quelques Acteurs nous ſont faux-bon en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la Piece du jour rendez-vous néceſſaire,
Et pour lors. —

DORANTE.

Le voici qui vient, retire-toi.

SCENE III.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS *arrive en rêvant profondément, & trouve Dorante ſur ſes pas.*

OH ! pour le coup. —

DORANTE.

Damis, Damis, écoutez-moi.

DAMIS.

Je ſuis furieux —— c'eſt une choſe cruelle !
On me heurte, on me ſuit, on m'accoſte, on m'apelle.
Ala fin, je me crois en des lieux bien déſerts;
J'y cherche un mot, je l'ai; je vous vois, je le perds,
Et je ne finis rien.

DORANTE.

Il s'agit d'autre choſe.
Mon amour ſe reſtreint déſormais à la proſe ;
Non que je ne reſſente, ainſi que je le doi,
Le zele avec lequel vous agiſſez pour moi.
La bonté que, ce jour encor, vous avez eue. —
J'ai regret à la peine. —

DAMIS.

Elle n'eſt pas perdue.
Mes vers, ſans aller loin, ſçauront où ſe placer,
Et l'on a, pour ſon compte, à qui les adreſſer.

DORANTE *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?
La ſenſibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poëte eſt prompt à s'enflammer,
Et l'on ne l'eſt qu'autant que l'on ſçait bien aimer.

DORANTE *à part.*

(*Haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergere ?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystere;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute. ——

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Je suis encor bien loin d'en pouvoir autant dire.
Mais, parlons d'autre chose, & ne songeons qu'à rire.
Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu.
Je me sens du talent, & je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme, excellent caractère,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et, malheureusement, ce qui vicie abonde.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier, lui-même, il en raille, il en rit:
Grimace. L'Auteur perce; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; & pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paye en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient; il a trouvé son homme,
Et d'éloges outrés moi-même je l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Mais, d'ailleurs, je m'y plais.
Le voici : tout le corps me friſſonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCENE IV.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

Peſte ſoit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma piece au diable, & mon théatre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'amant, l'oncle, le père ;
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un a la fievre, l'autre un rhume, & l'autre mort.
C'eſt bien prendre ſon temps.

DAMIS.

(*froidement.*) Vraiment, ils ont grand tort.
Certes, les trois ſujets étoient bons, c'eſt dommage.

FRANCALEU.

Quelle ſérénité ! Sçavez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, ſi l'on n'enrage auſſi ?

DAMIS.

C'eſt que je vois, Monſieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'eſt pas de longue haleine,
Les deux premiers venus les rempliront ſans peine.

FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS *préſentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE *à Francaleu.*

Vous me voyez, Monſieur, tout prêt à vous ſervir.

FRANCALEU *à Damis.*

Mille graces, Monſieur, d'une faveur pareille.
Vous ferez, je le vois, l'amoureux à merveille ;
Mais il s'agit pourtant d'un amant maltraité,
Et peut-être jamais ne l'avez-vous été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puiſſe atteindre,
Eprouver pour ſentir, & ſentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Auſſi n'ira-t-il pas ſe chercher en autrui,
Le rôle qu'il accepte eſt modélé ſur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,

Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encor à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE *outré.*

Ma situation, sans doute, est peu commune,
Et je sens en effet toute mon infortune.

FRANCALEU.

Bon, tant mieux. vous voilà selon notre desir.
Venez, & croyez moi, vous aurez du plaisir.

(*Il sort avec Dorante.*)

DAMIS *seul.*

J'ai beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte.
Mais, grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,
Sain & sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

FRANCALEU *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piece en six actes.
La rime & la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens (*Il s'en retourne.*)

SCENE V.

DAMIS *seul.*

ET je n'armerois pas contre ce guet-à-pens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras, mon cœur m'a devancé:
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue, & l'acheve & le serre.
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une Lettre à Damis.*

AH! grace au ciel, enfin je vous déterre!
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers,
Et de Paris, cent fois, j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime, & lisant dans les nues,
Vous n'eussiez à vos pieds, de faux-pas en faux-pas,
Trouvé quelqu'impromptu que vous ne cherchiez pas.

DAMIS.

Oh, oh! bon gré malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, Monſieur ; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour. —

DAMIS.

Un beau jour? Ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aiſe, après tout; liberté ſur ce point.
Enfin, quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être;
Mais perſonne, Monſieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaſte enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, ſi vous n'euſſiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille.
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Le beau titre à garder, que le nom de ſes peres!
C'en eſt un ſous lequel on ne s'illuſtre gueres;
Et je vois que par-tout c'eſt l'uſage commun
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'eſt donc?

DAMIS.

De l'Empirée.
Et j'en oſerois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée? Oüi-dà! Vous voilà grand-tirrien.
L'eſpace eſt vaſte : auſſi vous y perdez vous bien;
Mais quand l'eſprit là-haut va ſeul à ſa campagne,
Que le corps ici-bas ſouffre qu'on l'accompagne.

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puiſſe régler ſa marche, & diſpoſer de ſoi?
Les gens de mon eſpece ont le deſtin des belles;
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Prêt de rentrer chez moi, j'allois à pas comptés,
Un carroſſe tout court s'arrête à mes côtés,
La portiere entr'ouverte. On m'appelle, je monte;
Et quand j'en veux deſcendre enſuite, on ne tient compte.
J'ai beau dire, on s'en moque, & toujours diſputant,
De ſix jeunes chevaux l'attelage éclatant

Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaiſance,
Où je ris, chante & bois, le tout par complaiſance.
M O N D O R.
Par complaiſance, ſoit. Mais vous ne ſçavez pas.—
D A M I S.
Et quoi?
M O N D O R.
Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune à la Ville en eſt un peu jalouſe.
Monſieur Baliveau.——
D A M I S.
Heim?
M O N D O R.
Votre oncle de Toulouſe.——
D A M I S.
Après?
M O N D O R.
Eſt à Paris.
D A M I S.
Qu'il y reſte.
M O N D O R.
Fort bien?
Sans croire, ſans vouloir que vous en ſçachiez rien.
D A M I S.
Pourquoi donc me le dire.
M O N D O R.
Ah, quelle indifférence!
Et rien eſt-il pour vous de plus de conſéquence?
Un oncle riche & vieux, dont votre ſort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut ſans ceſſe ſe repent,
Prétendant ſur ſon goût régler votre génie,
De vos diables de vers déteſtant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre Droit, nous penſionne ici!
Attendez-vous, Monſieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il ſçait déjà que vous donnant l'eſſor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, licences poétiques.
Ah! Monſieur, redoutez ſon indignation;
Vous aurez encouru l'exhérédation.
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eſt bien dure.
D A M I S *lui donnant un papier.*
Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.
M O N D O R *refuſant de le prendre.*
Beau fruit de mon ſermon!

DAMIS.

Digne du ſermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *ſecouant la tête.*

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des ſornettes?

MONDOR.

C'eſt qu'on n'a point d'honneur à mal payer ſes dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les pairez très-mal.

DAMIS.

Qu'un Valet raiſonneur eſt un ſot animal!
Eh, fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Auſſi, ne vous deplaiſe,
Vous en parlez, Monſieur, un peu trop à votre aiſe.
Vous avez les plaiſirs, & moi tout l'embarras.
Vous, & vos créanciers, je vous ai ſur les bras:
C'eſt moi qui les écoute, qui les congédie.
Je ſuis las de jouer, pour vous, la comédie,
De vous céler, d'oſer remettre au lendemain,
Pour emprunter encor, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre:
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre,
Pour moi, plein déſormais d'un juſte repentir,
J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiſte,
Que leur cour vous talonne, & vous ſuive à la piſte,
Tirez-vous-en tout ſeul, & voyons une fois. —

DAMIS *lui rendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois,
Entends-tu?

MONDOR *le prenant.*

Trouvez bon auſſi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous penſez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR *sortant.*

Oh bien, vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR *revenant.*

Les pairez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Et de quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR *à part.*

Ouais! seroit-il en fonds!

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au Répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A la Lingere, à l'Hôte, au Perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur!

MONDOR.

Quatre-vingt.

DAMIS.

A l'Aubergiste?

MONDOR.

Cent.

DAMIS

A toi?

MONDOR, *faisant d'humbles révérences.*

Monsieur. ——

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur. ——

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse —

DAMIS.

De ma patience?

MONDOR.

MONDOR.

Oui. Je vous demande excuſe.
Il eſt vrai que — le zèle — a manqué de — reſpect;
Mais le paſſé rendoit l'avenir très-ſuſpect.

DAMIS.

Cent écus, ſuppoſons. Plus ou moins, il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR

Les Prix!

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers.
La France diſtribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouſe, à Marſeille,
J'ai parcouru par-tout, par-tout ferai merveille. —

MONDOR.

Ah! ſi bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le Maître en Droit; Toulouſe, le Barbier?
Marſeille, la Lingere; & le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les ſuffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et ſur un fonds meilleur,
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur?

DAMIS.

Sans doute, & ſur un fonds de la plus noble eſpece.
Le Théâtre Français donne aujourd'hui ma piece:
Le ſecret m'eſt gardé. Hors un Acteur & toi,
Perſonne au monde encor ne ſçait qu'elle eſt de moi.
Ce ſoir même on la joue; en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui ſe révele:
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami, que pour moi ce grand jour a d'appas!

MONDOR.

J'enrage. —

DAMIS.

Autre bonheur: une fille adorable,
Rare, célébre, unique, habile, incomparable. ——

MONDOR.

De cette incomparable, après, qu'eſperez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui tromphant, demain j'en ſuis l'époux.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme!
Et ſur cet oreillet vous dormez d'un bon ſomme;
Mais un coup de ſifflet peut vous reveiller.

DAMIS, *lui faiſant prendre enfin le papier.*

Pars.

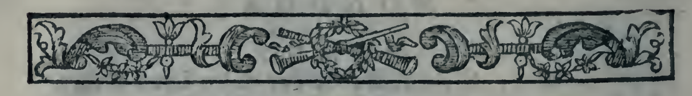
L'embarras où je ſuis mérite un peu d'égards.

Une piece affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête;
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage, & bien du temps perdu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU.

L'Heureux tempérament! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même.

FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encor, & que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié, ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date;
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive?
Pour moi, je suis de tout: joueur, amant, convive.
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers;
J'en fais même comm'eux.

BALIVEAU.

Comm'eux?

FRANCALEU.

Oui.

BALIVEAU.

Quel travers!

FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme'eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine;
Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

BALIVEAU.

Comment?

FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Baſſe-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le maſque trompeur agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé, fait mon adorateur.

BALIVEAU, *à part.*

Il eſt devenu fou.

FRANCALEU.

Liſez-vous le Mercure?

BALIVEAU.

Jamais.

FANCALEU.

Tant pis, morbleu, tant pis. Bonne lecture!
Liſez celui du mois: vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'eſſor.
Je ne ſçais pas qui c'eſt; mais le benêt s'abuſe,
Juſques-là qu'il me nomme une dixieme muſe,
Et qu'il me veut avoir pour femme abſolument.
Moi j'ai, par un ſonnet, ripoſté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaiſir incroyable:
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez ſi peu né.
Vous, Poëte! Eh bon Dieu, depuis quand? Vous!

FRANCALEU.

Moi-même.
Je ne ſçaurois vous dire au juſte le quantieme.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent ſe trouva;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin, je veux chez moi que tout chante & tout rie.
L'âge avance, & le goût avec l'âge varie.
Je ne ſçaurois fixer le temps ni les deſirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaiſirs.
Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente;
J'en ſuis l'Auteur. Elle a pour titre: l'*Indolente*.
Ridicule jamais ne fut ſi bien daubé,
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

BALIVEAU.

Ne comptez pas ſur moi. J'ai quelque affaire en tête.
Qui ne feroit de moi, chez vous, qu'un trouble fête.

FRANCALEU.

Et quelle affaire encor?

BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ſes écarts, mourir à petit feu.
C'eſt un garçon d'eſprit, d'aſſez belle apparence;
De qui j'avois conçu la plus haute eſpérance,

J'en fis l'unique objet d'un ſoin tout paternel;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever ſon droit, n'eſt-ce pas une honte ?
Il eſt, depuis ſept ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive, je le trouve encor au premier pas,
Endetté, vagabond, ſans ce qu'on ne ſait pas.
Ne pourrois je obtenir, pour peu qu'on me ſeconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
Ne connoiſſant perſonne, & vous ſçachant ici,
Je venois —

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais, plaiſir pour plaiſir. —

BALIVEAU.

Pour vous, que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

BALIVEAU.

Un rôle, à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'eſt tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtez-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit; mais, —

FRANCALEU.

Vous en avez le déhors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Aſſez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant ſoit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raiſon.

FRANCALEU.

Et puis, le rôle n'eſt pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il ſoit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU.

Eh fi ! que diroit-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un Capitoul !

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité.——

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs.——

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisans prendre son rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu.——

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.——

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Vous me promettez donc que mon frippon.——

FRANCALEU.

Demain,
Je vous le garantis coffré de grand matin.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;
Mais son Hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant & braillant tout le sou,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCENE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

MOi, je fais l'oncle ; & toi Liſette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle, & tu fais l'indolente :
Reſte à s'en bien tirer. Ma fille eſt ſous tes yeux,
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux ;
Le modèle eſt parfait.

LISETTE.

N'en ſoyez pas en peine.
Je veux lui reſſembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au ſien ;
J'ai ſa taille, j'aurai ſon geſte & ſon maintien ;
Et je prétends ſi bien repréſenter l'idole,
Qu'elle ſe reconnoiſſe à la fadeur du rôle,
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'inſipidité l'en dégoûte à jamais.

FRANCALEU.

Je veux qu'à tous égards ma fille ſoit contente ;
Que l'époux qu'elle aura ſoit ſelon ſon attente.
Qu'elle n'écoute qu'elle, & que ſon propre cœur,
Sur un choix qui fera ſa perte ou ſon bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là-deſſus ſans fineſſe.
Ce lieu raſſemble exprès une belle jeuneſſe :
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refuſera pas de s'allier à moi.
Ma fille eſt riche & belle ; en un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît, je n'excepte perſonne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

FRANCALEU.

Au contraire, c'eſt lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien, j'en ai de reſte.
J'aurai fait un heureux ; c'eſt paſſe-tems céleſte.
Favoriſant ainſi l'honnête homme indigent,
Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-tems à craindre ;
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel ?

LISETTE.

C'eſt que ſon choix pourroit tomber très-bien
Sur tel qui ſur une autre auroit fixé le ſien;
Et pour lors, il ſeroit moins aiſé qu'on ne penſe,
De ramener ſon cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

FRANCALEU, DORANTE *écoutant, ſans être vu que de Liſette*, LISETTE.

FRANCALEU.

TU parles juſte. Auſſi j'ai pris ſoin de ſavoir
L'hiſtoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La ſavez-vous. (*Dorante redouble ici d'attention.*)

FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle——

LISETTE.

Je vous en avertis, il eſt fort amoureux.
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très-poſitivement ſongez donc à l'exclure.

FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être ſûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laiſſer un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *ſe préſentant devant Liſette.*

JE ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire, & je me tais. Courage.

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà juſtement inſtallé.

LISETTE.

Inſtallé? Tout des mieux, j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi! tu peux, ſans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baiſſerois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'excluſion qu'on me donne en ces lieux.——

LISETTE.

Eh, c'eſt le coup de maître.

DORANTE.

Il eſt bon là.

LISETTE.

Sans doute.
Ne décidons jamais où nous ne voyons goute.

DORANTE.

De grace, fais-moi voir.—

LISETTE.

Oh, qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclairciſſement.

DORANTE.

Je n'en demande plus; ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin Monſieur de l'Empirée.
Il aime; il a ſçu plaire: oui, je le tiens de lui.
J'ignorois ſeulement quel étoit ſon appui;
Mais, ſans voir ta Maîtreſſe, il oſoit tout écrire,
Tandis, qu'en la voyant, moi, je n'oſois rien dire,
Et ta bouche infidelle, ouverte en ſa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'Auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je ſers le Poëte?

DORANTE.

Oui, perfide.

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle! Ainſi, je l'ai donc bien ſervi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez ſuivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes,
Quand je ſonge à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient,
Et quand enfin.—Allez.—Je ne ſais qui me tient.—

DORANTE.

Mais cette excluſion, que veux-tu que j'en penſe?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

DORANTE.

Encore? A quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair, à vous faire adorer.

Tel eſt le cœur humain, ſur-tout celui des femmes.
Un aſcendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais ſi cet aſcendant ſe taiſait dans Lucile!

LISETTE.

Oh, que non. L'indolence eſt toujours indocile;
Et telle qu'eſt la ſienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété ſeule peut l'émouvoir.
Ce n'eſt pas même aſſez des défenſes du père,
Si je ne les ſeconde en Duégne ſévère.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défenſe encore d'oſer lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'eſt auſſi trop loin pouſſer la patience.

LISETTE.

Dans un quart d'heure au plus je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure?

LISETTE.

Au plus: promenez-vous là-bas;
Tenez, dans un moment, j'y conduirai ſes pas.
La voici, partez donc; laiſſez-nous.

DORANTE, *héſitant.*

Quel ſupplice!

LISETTE.

Deſirez-vous ou non qu'on vous rende ſervice?

DORANTE.

L'éviter!

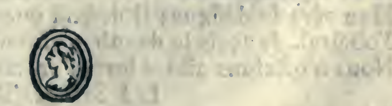
LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'eſt à regret.

Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère, juſqu'à ce que, par un geſte impérieux, Liſette lui fait ſigne de ſe retirer au moment qu'il paroiſſoit tenté d'aborder.



SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

VOilà, Mademoiſelle, un Cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous ſemblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaiſir ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choiſir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun,
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! ſans yeux pour eux tous ? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce ſera pour un ſeul.

LISETTE.

C'eſt-à-dire
Qu'en faveur de ce ſeul votre cœur ſe réſout.
Et que le choix en eſt déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choiſir, ni ne le connois même.
Mon père le déſigne ; il défend que je l'aime :
J'obéirai. Je ſçais le devoir d'un enfant :
Nous n'oſerions aimer lorſqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh, non.

LUCILE.

Mais devoit-on, ſçachant mon caractère,
M'embarraſſer l'eſprit d'une défenſe auſtère ?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur !
Et de l'obéiſſance où m'eût ſuffi l'humeur !

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint ſi fort que je ne ſois ſenſible.
La curioſité me fera ſuccomber,
Et ſur lui ſeul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien déſigné ? Lequel eſt-ce ?

LUCILE.

C'eſt celui qui jouera l'Amoureux dans la Pièce.

LISETTE.

C'eſt celui qui jouera —

LUCILE.

Quel air d'auſtérité !

LISETTE.

Mademoiſelle, point de curioſité.
C'eſt bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous inſinuèr la déſobéiſſance.

LUCILE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu ? C'eſt là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la ſéduction.

LUCILE.

Mille choſes de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu,
Témoigne aſſez combien ſon eſprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse —

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs & de jeux quel mêlange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'Auteur veut plaire, & plaît, sans doute, à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre —
D'une autre! Mais, j'y songe; & s'il étoit la vôtre?
Vous riez? Et moi, non. C'est au plus sérieux:
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui, je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet — Prenons par ce chemin,
Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon! Ce préliminaire est, je crois, suffisant,
Et Dorante n'a plus qu'à parler à présent.

SCENE VI.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non, tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor?

MONDOR.

Lucile est à Damis; donc Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile eſt à ton Maître ? Ah ! tout beau. J'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père eſt ſûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE *s'en allant.*

La belle avance !

MONDOR *courant après.*

Ecoute.

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le tems.

SCENE VII.

DAMIS *ſeul, le Mercure à la main.*

OUi, divine inconnue, oui, céleſte Bretonne,
Poſſédez ſeule un cœur que je vous abandonne.
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je déſertois ces lieux, & volois où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus ſi nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendans, on vous donne le beau;
Et vous avez pour vous, Monſieur, l'air du bureau.

DAMIS *ſe croyant toujours ſeul.*

Si, comme je le crois, ma Piece eſt applaudie,
Vous êtes la puiſſance à qui je la dédie.
Vous eûtes un eſprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut : l'Univers le ſçaura.
(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te ſçavoit là, dis ?

MONDOR.

Maugrebleu du geſte.

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteſte;

Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois, je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouir;
Je ne me repaissois que de vaines chimeres.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit gueres.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil,
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucirois.

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers, sans quoi je douterois. —

DAMIS.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS.

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort; mais, qu'à cela ne tienne;
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon homme, du moins, ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR

Oui, Monsieur, si vous êtes son gendre.
Monsieur de Francaleu dit, à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon ! ne voilà-t-il pas encor un qui-proquo ?
De qui parlez-vous donc, Monsieur !

DAMIS.

D'une Sapho.
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulieres;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimpercorentin !

DAMIS

Oh, ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci : l'espérance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'Univers.
Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre,
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part. A quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute. Pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh, tais-toi; tu m'excedes :
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui ; mais répondra-t-elle à cette folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intriguant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le Messager des Dieux lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh, oh ! bel entrepôt, vraiment, pour coquetter

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET *de Mademoiselle Mériadec de Kersic*, *de Quimper en Bretagne*, *à Monsieur* cinq étoiles.

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles !
» Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
» Pégase soit rétif & l'Hypocrene à sec,
» Si ma lyre, de myrrhe & de palmes ornée,
» Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport :
Qui vous chicanneroit, franchement, auroit tort ;
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue.
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant....

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne ;
Croyez voir, & voyez en elle la Bretonne....

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits ;
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent & plein d'appas.
L'objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flame,
Déjà dans mon cerveau roule une Epitalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure en paiement du Sonnet.
Muse, évertuons-nous, ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître, en ces lieux, la tendresse ;
Cherche, en le contemplant, matiere à tes crayons,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible & touchante !
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchante.

Il va s'asseoir à l'écart.

MONDOR *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra dans ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS.

à l'écart & ſans être vu.

DORANTE.

A Cet aveu ſi tendre, à de tels ſentimens,
Que je viens d'appuyer du plus ſaint des ſermens;
A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'oſe;
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre choſe,
Reconnoiſſez qui j'aime, & réparez l'erreur
D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que ſa volonté même:
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'eſt à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais enfin là-deſſus, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en eſt pas pour cela moins contraire;
Et ſi, dès qu'il ſaura de qui vous êtes fils,
Nul eſpoir, près de moi, ne vous eſt plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai ſon aveu: rien ne m'eſt plus facile;
Mais, parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas encor nommé votre vainqueur?

LUCILE *tirant des vers de ſa poche.*

L'Auteur ſeul de ces vers a ſu toucher mon cœur.
Je l'avoue; & pour lui me voici déclarée.

DORANTE. *appercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh! c'eſt Monſieur de l'Empirée!
Liſons-les lui, ces vers, il en ſera charmé.

DORANTE *à part.*

Eſt-ce lui, juſte Ciel, ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monſieur, venez, pour qu'en votre préſence
Nous diſcutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une Idile où j'ai quelque intérêt,
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Meſſieurs les Poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laiſſons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant : lisez; & s'il m'arrive
Quelque distraction dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire, élégante & fleurie,
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais.
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

Damis lui présente la main, qu'elle accepte au moment que Dorante lui présente aussi la sienne.

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut de près que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité,
La plus grande, où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci, que je trouve à mes pieds.
Il les ouvre.
EPITHALAME. Ah, ah j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître....
Lisons.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUis-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?

Le ſeul qu'on veut exclure eſt-il ſi malheureux ?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me ſuis éclipſée en confidente habile,
Et je vous ai laiſſé le champ libre à l'inſtant.
Eh bien ! qu'elle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah ! qu'elle eſt raviſſante ! Et que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien aſſurer ſa conquête !
Je l'aimais, l'adorois, l'idolâtrois ; mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Juſqu'au ſon de ſa voix tout me pénetre en elle ;
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle :
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence & froideur,
Redouble de mes feux la tendreſſe & l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuſe enfin s'eſt-elle humaniſée ?
Je l'avois, ce même ſemble, aſſez bien diſpoſée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble. —

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé, mais non pas ſes propos.

LISETTE.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non ; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ! qu'elle eût dit : *Monſieur, je ſuis folle de vous ;*
Je voudrois que déjà vous fuſſiez mon époux.
Mais oui ; c'eſt avoir l'ame aſſurément bien dure,
De ne pas abréger ainſi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu ;
Et promis d'agréer à Monſieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu, dirai-je avec douceur ?
L'Auteur ſeul de ces vers a ſçu toucher mon cœur.
A ces mots, de ſa poche elle a tiré l'Idile,
Dont le ſuccès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'eſt qu'elle a cru parler à l'Auteur.

DORANTE.

Je ne ſçais ;
Mais elle a mis mon ame à de rudes eſſais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaiſance ;
Elle a lu, malgré moi, l'Idile en ſa préſence.

C'étoit me démaſquer : ſous cape, il en rioit ;
Peut-être en homme à qui l'on me ſacrifioit.
Le ſerois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu, toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes ſoupçons ! Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offenſé ſe feroit bien juſtice.

DORANTE.

L'Auteur ſeul de ces vers a ſçu toucher ſon cœur,
Dit-elle ! Encore un coup, je n'en ſuis point l'Auteur.
Suppoſé qu'on la trompe, & qu'elle me le croie,
Où donc eſt encor là le grand ſujet de joie ?
Je jouis d'une erreur, & j'aurois ſouhaité
Une ſource plus pure à ma félicité.
Un mérite étranger eſt cauſe que l'on m'aime,
Et je me ſens jaloux d'un autre dans moi-même !

LISETTE.

Que la délicateſſe eſt folle en ſes excès !
Eh, Monſieur ! y faut-il regarder de ſi près !
Qu'importe du bonheur la ſource fauſſe ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
Mais il eſt mon rival, & mon rival heureux ;
De Lucile, ſans ceſſe, il contemple les charmes ;
Il ſe voit vingt rivaux, ſans en prendre d'allarmes.
A l'eſtime du père il a le plus de part ;
Seule avec ſon valet je te trouve à l'écart :
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
Réponds.

LISETTE.

Tout bellement : vous prenez trop de ſoin,
Et c'eſt auſſi pouſſer l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épirai ſi bien aujourd'hui — prends-y garde :
Quelque part que tu ſois, crains que je te regarde.
Cependant allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'inſtruiront de rien.

SCENE III.

LISETTE *seule.*

M'Épier ! doucement ; ce seroit une chaîne :
Quoiqu'on soit sans réproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah ! c'est peu d'être injuste, il ose être importun.
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, sçaura bien m'en defaire.
Le voici justement.

SCENE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

QU'as-tu donc tant à faire,
Avec ce Chavalier, qui ne semble chez moi
S'être impatronisé que pour être avec toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous êtes seul la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine Tragédie en six actes, de vous ;
Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre ;
Sans qu'il sçache par qui, ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté,
De caustique & de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre :
Je mortifierai l'un, & satisferai l'autre.
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par tout ;
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs, il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire, & veux, malgré mon asthme,

Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
J'ai l'esprit occupé d'un soin plus nécessaire;
Il faut que je m'habille.

FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut.
J'ôte, dès-à-présent, mes habits de Soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre & moins discrete.

FRANCALEU.

C'est fort bien avisé; vas. Je me charge, moi.—

SCENE V.

BALIVEAU, FRANCALEU.

FRANCALEU.

AH! c'est vous? comment va la mémoire?

BALIVEAU.

Ma foi,
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangément & de bien & de mal!
Enfin, mon rôle est sçu: voyons, que faut-il faire?

FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant, soyez gai. Débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulices;
Et quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme en France opérer des miracles,
Eriger nos Palais en Salles de spectacles;
Et ce que n'a pu faire encore la raison,
Chasser enfin le jeu de plus d'une maison.

BALIVEAU.

Il ne manque à cela que de la vraisemblance.
Ce qui soulageroit un peu ma répugnance,

C'eſt le parfait rapport qui, par un cas plaiſant,
Se trouve entre mon rôle & mon état préſent.
Je repréſente un père auſtère & ſans foibleſſe,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeuneſſe.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde;
Car nous ne jouons bien qu'autant nous ſeconde.
Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

FRANCALEU, *appellant ſes valets.*

Holà, hée,
Que l'on aille chercher Monſieur de l'Empirée.
à Baliveau.
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera;
Vous pouvez commencer, ſitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choſes imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'eſt l'eſprit du rôle, & vous vous ſouvenez
Que vous vous trouvez, vous & ce fils, nez à nez,
L'inſtant précis qu'il ſort, ou d'une Académie,
Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie,
Et qu'à cette rencontre un ſilence fâcheux
Exprime une ſurpriſe égale entre vous deux.
C'eſt un coup de théatre admirable, & j'eſpere —

SCENE VI.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

Monſieur, voilà celui qui fera votre père.
Il ſçait ſon rôle. Allons, concertez-vous un peu,
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.
A Baliveau, voyant ſon profond étonnement.
Comment diable! A merveille, à miracle! Courage.
Perſonne ne jouera mieux que vous du viſage.
A Damis.
Vous avez joué, vous, la ſurpriſe aſſez bien;
Mais le rire vous prend, & cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU.

Je ſens qu'ainſi que lui votre aſpect me démonte.

DAMIS, *à Francalèu.*

C'eſt que, lorſqu'on répete, un tiers eſt importun.

FRANCALEU.

Adieu donc. Auſſi-bien, je faîs languir quelqu'un.

A Damis.

Monſieur l'homme accompli, qui, du moins croyez l'être;
Prenez, prenez leçon; car voilà votre maître.

A Baliveau.

Bravo, bravo, bravo!

SCENE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, *à part.*

Le ſot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle! c'eſt vous? Mon cher oncle eſt des nôtres!
Heureux le lieu, l'inſtant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU.

Raiſonnons d'autre choſe, & ne plaiſantons point.
Le hazard a voulu ——

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Eſt-ce vous qui parlez, ou ſi c'eſt votre rôle?

BALIVEAU.

C'eſt moi-même qui parle, & qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris!
Qu'a prouduit un ſéjour de ſi longue durée?
Que veut dire ce nom: *Monſieur de l'Empirée?*
Sied-il, à ton état, d'aller ainſi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience:
Imitez-moi. Voyez ſi je romps le ſilence
Sur mille queſtions qu'en vous trouvant ici,
Peut-être ſuis-je en droit d'oſer vous faire auſſi?
Mais, c'eſt que notre rôle eſt notre unique affaire;
Et que de nos débats le Public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit ——

DAMIS.

Monſieur, ce geſte-là vous devient interdit.

Nous sommes vous & moi, membres de Comédie :
Notre Corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité,
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier après mon incartade.

DAMIS, *gaîement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade ;
Je suis un fils.

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri : me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous un père. —

BALIVEAU.

Eh oui, bourreau, tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père,
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance ;
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

BALIVEAU.

Où vas-tu la chercher ? Ce Temple prétendu,
Pour parler ton jargon, n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh, malheureux ! crois-moi, fuis ce terrein ingrat ;
Prends un parti solide, & fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise,
Qui te distingue, & non qui te singularise,
Où le génie heureux brille avec dignité,
Tel qu'enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau !

BALIVEAU.

Protégeant la veuve & le pupille
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

DAMIS.

Ce mêlange de gloire & de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, & rien à la fortune.
Le Nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier,

A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier;
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte?
De ce dernier la gloire est durable & complette;
Il vit long-tems après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme:
L'antre de la chicane, & sa barbare voix,
N'y défiguroient pas l'éloquence & les Loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, & mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un Art plus au-dessus du Droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide & généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait; pour Barreau, je choisis le Théâtre;
Pour Client, la vertu; pour Loix, la vérité;
Et pour Juges, mon siécle & la postérité.

BALIVEAU.

Eh bien, porte plus haut ton espoir & tes vues;
A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir;
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincére,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile;
L'esprit est généreux, & le cœur est fragile.
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant!
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie,
Et de servir son Roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sçais quel prix;
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes,
D'une solliciteuse aimable & sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir jusqu'à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!

Je ne me sens pas fait pour un tel héroïsme.
De tous nos Magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs sont.
La mienne donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des Héros de toutes les espéces,
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms & le mien des injures du tems.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, & je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille & Racine étoient déjà fameux.

BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Et dis-moi, misérable,
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sçais-tu pas bien, qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien, voyons le rang que le destin m'apprête:
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces Maîtres même avoient les leurs en débutant,
Et tout le monde alors peut leur en dire autant.

BALIVEAU.

Mais les beautés de l'Art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don, qui fut leur principal appui,
Moissonnent à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont de vols qu'ils nous ont fait d'avance;
Mais le remede est simple. Il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi.
Malheur aux Écrivains qui viendront après moi.

BALIVEAU.

Va, malheur à toi-même, ingrat; cours à ta perte.
A qui veut s'égarer, la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.

Va, des Auteurs sans nom grossir la foule obscur
Égayer la satyre, & servir de pâture
A je ne sçais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les Quais sont semés.
Déjà dans les Cafés tes projets se répandent;
Le Parostide oisif & les Forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur Scene avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le Mont Ethna;
Zoïle, contre Homère, en vain se déchaîna,
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît & s'éleve encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU.

Jamais extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien, tu braveras la honte & le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs ta sottise en appelle;
Que de ton vivant même on admire tes vers.
Tremble, & vois sous tes pas mille abymes ouverts.
L'impudence d'autrui va devenir ton crime;
On mettra sur ton compte un libelle anonyme:
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle!

DAMIS.

A ses mœurs.

BALIVEAU.

A ses mœurs! Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages!

DAMIS.

Oui, de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU.

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? Par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit y brille;
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la Scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux: mon oncle me renonce,
Je me tais; mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher avant la fin du jour,
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

BALIVEAU.

Quoi! vous seriez l'Auteur de la Piece nouvelle

Que ce soir aux Français l'on doit représenter ?
DAMIS.
Soyez donc le premier à m'en féliciter.
BALIVEAU.
Puisque vous le voulez, je vous en félicite.
DAMIS.
J'en augure une heureuse & pleine réussite.
BALIVEAU.
Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous êtes le neveu.
DAMIS.
Tout comme il vous plaira ; mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.
BALIVEAU.
J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.
DAMIS.
J'obéirai, Monsieur.
BALIVEAU.
J'y compte.
DAMIS.
Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.
BALIVEAU.
(*A part.*) Volontiers.
A demain, maître fou. Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS *seul.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment !
La scene est théatrale, unique, inopinée ;
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr : du moins, profitons-en ;
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs ; voyons. Où sont donc mes tablettes !
La perte, pour le coup, seroit des plus complettes.
Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah ! je suis ruiné ; j'ai perdu mon trésor.

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH, Monſieur ! ſecourez les Muſes attriſtées.
Mes tablettes, là-bas, dans le bois ſont reſtées :
Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous. —

DORANTE *les lui rendant.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaiſir. —

DORANTE.

Brîſons-là.

Vous me rendez l'eſpoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon deſſein n'eſt pas tel ; car je vous certifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étange alternative ! un ami la propoſe !
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cauſe ?

DORANTE.

Eh fi ! l'air ingénu ſied mal à votre front,
Et ce doute affecté n'eſt qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'eſt la pure franchiſe. En vérité, j'ignore. ——

DORANTE.

Quoi, Monſieur ! que Lucile eſt celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ſes mains.

DORANTE.

Vous m'avez inſulté ; c'eſt de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

Oui, c'eſt vous qui les lui faiſiez lire.

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je ſouffrois, plus je vous voyois rire. —

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un ſecret dont vous étiez jaloux,

DORANTE.

Non ; mais de la noirceur de cette ame cruelle ;
Et du plaisir malin de jouir avec elle
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe ;
Mais je ne serai pas, jusqu'au bout votre dupe :
Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs,
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre.—

DORANTE.

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Un mot.

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.
Ou partez tout-à-l'heure, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque phlegme aux vapeurs de la bile :
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille ;
Et je vois.——

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un Versificateur.
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre :
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison :
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons.

SCENE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

prenant Dorante par le bras, & ne le lâchant plus.

EH, venez donc, Monsieur : depuis une heure
Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, Monsieur ?

FRANCALEU.

A vous.

DAMIS *à part.*

Autre esprit à l'envers.

FRANCALEU.

Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui!

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE *à Damis.*

Vous dites bien, l'envie. Oui, c'est un envieux.

Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Oh, vous pouvez tous deux à loisir vous complaire,

Lisez, & qu'il admire; il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE *bas.*

Tu crois m'échapper; mais. —

DAMIS *à Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;

Et pour cela, d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos

DAMIS *bas à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.

Je vous attends, Monsieur.

FRANCALEU *à Damis.*

Vous n'en voulez pas être?

DORANTE *au même.*

s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS à *Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi.

J'aime, & c'est un état où l'on n'est guere à soi:

Vous sçavez qu'un Amant ne peut rester en place.

Il s'en va.

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison. ——

SCENE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

LAiſſez, laiſſez, de grace ;
Il en veut à ma fille, & je ſerois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh, parbleu, qu'il vous aime, & vous, & vos ouvrages.

FRANCALEU.

Comme ſi nous avions beſoin de ſes ſuffrages.

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je ſerai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer à moi ſeul le fruit de tant de veilles ?

FRANCALEU.

Moins l'aſſemblée eſt grande, & plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment.

FRANCALEU.

Non : qui ſatisfait tôt, ſatisfait doublement.

Il lâche Dorante pour prendre ces lunettes : Dorante s'évade, & Francaleu continue ſans s'en appercevoir.

Et c'eſt le moins qu'on doive à votre politeſſe,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Pièce.

Il déroule ſon cahier, & lit.

LA MORT DE BUCEPHALE. — *Se retournant.*
Où diable eſt-il ? comment,
On me fuit ! Oh, parbleu ce ſera vainement.
Je cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrappe,
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler débout,
L'Auditeur entendra ma Pièce juſqu'au bout.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer, & tirant Mondor après elle, d'un air inquiet.*

MONDOR.

Je n'ofois t'aborder, vous prenant pour Lucile.
Tes habits même encor embarraffent mon ftyle;
Et tantôt familier, tantôt refpectueux. —
Mais, parlons du combat : fommes-nous courageux?

LISETTE.

Ton maître a galamment foutenu cette affaire.
Ceux qui l'ont féparé d'avec fon adverfaire,
Difent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier,
Et, pour un Bel-Efprit, qu'il eft franc du colier.

MONDOR.

Il n'eft forte de gloire à laquelle il ne coure.
Le Bel-Efprit, en nous, n'exclut point la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel Patron?
Et, dès que je le fers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adreffe a tout fait.

LISETTE.

Ton adreffe?

MONDOR.

Oui. J'ai de fa conquête honoré ta maîtreffe.
Celle qu'il recherchoit ne me convenoit pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas.
Lui confeillant d'avoir fouvent les yeux fur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallele.

Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il ſe repentiroit de les avoir ſuivis.
Envers & contre tous je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le ſupplante,
Car, étant né Poëte, au ſuprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à ſon gré.
Monſieur de Francaleu déjà l'aime & l'eſtime:
Du père de Dorante il n'eſt pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce père adreſſé,
Qu'après s'être battu, ſur l'heure, il a tracé.
Sçachant des deux viellards la méſintelligence,
Il mande à celui-ci, ſelon toute apparence,
De rappeller un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il ſçaura là-deſſus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainſi qu'il eſt croyable,
Prends de mes Almanachs, & tiens pour aſſuré
Que le bonheur de l'autre eſt fort avanturé.

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je ſuis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat,
Lucile s'eſt émue, & c'eſt pour lui, te dis-je;
Il a viſiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis, ils ſe ſont même entretenus long-temps.
Je viens de les laiſſer l'un de l'autre contens;
Et je ne ſuis pas fille à négliger, peut-être,
Le ſuccès d'un amour qu'en l'un d'eux j'ai fait naître.
Tu gages pour ton maître, & moi je te réponds
Qu'avant la fin du jour l'autre le coule à fonds.

MONDOR.

La parque eſt à l'abri des fureurs de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un Poëte & ſa fortune.
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit père & fille à genoux devant lui.
De ce coup déciſif l'inſtant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche:
Adieu. Que devant nous tout s'abaiſſe en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour.



SCENE II.

LISETTE *seule.*

T*Elle gloire le peut couronner.* — J'ai beau dire,
Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
Fiſons la guerre à l'œil, & mettons nous au fait
De ce coup qui doit faire un ſi terrible effet.

SCENE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU *à Liſette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUcile, redoublez de fierté pour Dorante;
Vous n'êtes pas encore aſſez indifférente.
Vous ſouffrez qu'il vous parle, & je défends cela
Tout net. Entendez-vous, ma fille?

LISETTE *ſe tournant, & faiſant la révérence.*

Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ha!
C'eſt toi, Liſette?

LISETTE.

Eh bien, ai-je tenu parole?
Lui reſſemblai-je aſſez? Jouerai-je bien ſon rôle?
L'œil du père s'y trompe; & je conclus d'ici
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont auſſi.

FRANCALEU *à Damis.*

Admirez, en effet, comme elle lui reſſemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout-à-l'heure; on s'aſſemble.
Cependant, va chercher ta maîtreſſe, & l'inſtruis
Des diſpoſitions où tu vois que je ſuis.
Si j'eus une raiſon, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais diſgracier Dorante.



SCENE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plait, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal-entendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis;
Mais je suis sans rancune, & ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un mauvais chicaneur;
Qui, n'écoute priere, avis ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été Pëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante, n'a-t-il, contre lui, que son père?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque, en un mot, & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit point.

Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue,
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon homme avec qui vous jouez,
Plaît-il ? Que vous en semble ? Excellent : avouez.

DAMIS.

Admirable.

FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle ?
Heim ? Comme sa surprise a paru naturelle !

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRANCALEU

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La Troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi ?

FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

FRANCALEU.

Vous pouvez à la Cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel ! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la Cour fait de lui quelqu'état :
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même :
Mais je n'aime à tromper, ni les autres, ni moi.

Un Poëte à la Cour eſt de bien mince aloi :
Des ſuperfluités il eſt la plus futile.
On court au néceſſaire, on y ſonge à l'utile ;
Ou ſi vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous ſommes éclipſés par le moindre minois :
Et là, comme autre part, les ſens entraînant l'homme ;
Minerve eſt éconduite, & Vénus à la pomme.
Ainſi, je n'oſerois vous promettre pour lui,
Sur un appui ſi frêle, un bien ſolide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, ſera donc mal gardée,
Car je comptois ſur vous quand je l'ai haſardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un frippon de neveu,
Un libertin, qui s'eſt attiré ſa diſgrace,
En ne faiſant rien moins que ce qu'on veut qu'il faſſe.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le ſervirai, ſi ce n'eſt que cela,
Et mon peu de crédit ira bien juſques-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer.*

Non, non, laiſſez. Parbleu j'admire ma ſottiſe !

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'aviſe.

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en repoſer ſur moi.

FRANCALEU.

C'eſt qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je ſerois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce ſoir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire : ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encor.

FRANCALEU.

Oh, non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce ſoir, ce ſoir même, eſt content.

FRANCALEU.

Ce ſoir? Ah! ſur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais, comment ce temps-là pourra-t-il vous ſuffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, Monſieur, on diroit à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même?

FRANCALEU.

Sans doute; & j'ai raiſon. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais ſujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous: cela fait plaiſir, mais n'étonnera pas;
Car vous me fréquentez, & vous ſuivez mes pas;
Des travers du jeune homme un fou ſera la cauſe.
Auſſi l'ordre du Roi, pour le bien de la choſe,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on ſaura qu'il eſt ſoir & matin.
Vous riez mais je parle en père de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

QUe viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille;

FRANCALEU.

Quoi! la Pièce.——

LISETTE.

Eſt au croc une ſeconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'eſt bien un autre hiſtoire.

FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs ni d'Auditoire.

FRANÇALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile, & vole vers Paris.

FRANCALEU.

Désertion totale !

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une Pièce nouvelle.
Dont le titre les pique & les met en cervelle.

FRANCALEU.

Ah! j'en suis.—

LISETTE.

L'heure presse, & tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie ?
Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie ?

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une Pièce est-il en notre main ?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la Pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins plus importans remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui dans l'art du Théâtre étant encor nouveau ;
Ne sera pas fâché qu'on le méne à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe & le désole,
Et la Pièce nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

DAMIS, *à part*.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardieſſe.
Cet homme-ci, je crois, eſt l'auteur de la pièce :
Faiſons qu'il ſe trahiſſe : il en eſt un moyen.
(*Haut.*)
Vous riſquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monſieur raiſonnoit juſte, & votre attente eſt vaine;
Car la pièce eſt mauvaiſe, & ſa chûte eſt certaine.

DAMIS.

Certaine !

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiſelle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'eſt ce que mande un connoiſſeur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré ſur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoiſſeur, dont le goût eſt ſi fin.——

LISETTE.

Ne croit pas que la Pièce aille juſqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien ſçavoir ſur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! l'Auteur ! hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce diſcours ?—

DAMIS.

Je ne ſuis pas ſorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'eſt Alcippe. Oh, c'eſt lui; je le gage.
Nouvelliſte éffronté, ſuffiſant perſonnage,
Qui raiſonne au hazard de nous & de nos vers,
Et, pour ou contre nous, prévient tout l'Univers.
(*A Liſette.*)
Et n'a-t-il pas pouſſé l'impertinence extrême
Juſqu'ànommer l'Auteur?

LISSETTE.

Non, Monſieur ; c'eſt vous-même
Qui venez de tout dire, & de vous décéler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi ſeule je mentois, & je m'en remercie,
Vu le plaiſir que j'ai de me voir éclaircie.

(*Elle veut ſortir.*)

DAMIS, *la retenant.*

Liſette ?

LISETTE.

Eh bien !

DAMIS.

De grace.— Étourdi que je ſuis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du ſecret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours ſeulement.

LISETTE.

Cela n'eſt pas poſſible.

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaiſir ſenſible.
Laiſſez-moi recevoir un encens qui ſoit pur,
En cas de réuſſite, ainſi que j'en ſuis ſûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'eſpece eſt plaiſante.
D'un ſecret tout entier la charge eſt trop peſante ;
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, ſi vous tombez, je parle ſans pitié ;
Si vous réuſſiſſez, je conſens de me taire.
Voilà, pour vous ſervir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réuſſirai.

LISETTE

Oh bien, en ce cas là, Monſieur, je me tairai.

(*Dorante, du fond du Théâtre, les voit & les écoute.*

DAMIS, *baiſant les mains de Liſette.*

Avec cette promeſſe, où mon eſpoir ſe fonde,
Je vous laiſſe, & m'en vais le plus content du monde.

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, appercevant Dorante & lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend, le voilà furieux.
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE.

Il sort, plein d'un espoir fondé sur vos promesses.
Et moi, je sors honteux de vos propres foiblesses.
Adieu, Lucile, adieu : ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

Elle s'assied au devant, & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, & leve l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE, *croyant voir, dans cette attitude, l'embarras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer d'abord, & sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de se plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison?
Ainsi donc, pour un autre en secret alarmée,
Vous reteniez ma main, malgré moi désarmée;
Et vouliez ralentir, du moins pour quelqu'instant,
La vengeance où je cours, perfide, en vous quittant.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle!
Elle tremble, il est vrai ; mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe, je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(Se raprochant.)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Faut-il à vos frayeurs immoler ma colere?
Vous me haïssez.

LISETTE.

Non.

DORANTE.

Un autre a ſçu vous plaire ?

LISETTE.

Eh ! non.

DORANTE.

Puis-je y prétendre ?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

Dois-je m'y fier ?

Oui, mon cœur me dit trop, pour vous juſtifier,
Que l'infidélité, ſur-tout dans la jeuneſſe,
Souvent eſt moins un crime, au fond, qu'une foibleſſe,
Dont l'épreuve ne ſert qu'à mieux en détourner,
Quand l'époux ou l'amant ſçavent la pardonner.
Je vous pardonne donc, & même vous excuſe.
Liſette eſt contre moi, Liſette vous abuſe :
Ce ſont ici des coups qu'elle ſeule a conduits ;
C'eſt elle qui me met dans l'état où je ſuis.

LISETTE, *ſans mettre bas encore l'éventail.*

Il eſt vrai.

DORANTE, *ſe jettant à ſes genoux, & lui prenant la main.*

C'eſt aſſez : mon ame ſatisfaite. —

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *haut, du fond du Théâtre.*

Veillai-je ou non ? Dorante aux genoux de Liſette !

LISETTE *baiſſant enfin l'éventail, & ſe levant.*

Lui-même ; & qui me fait fort joliment ſa cour.

DORANTE.

Son traveſtiſſement faiſoit à mon amour,
Commettre, je l'avoue, une étrange bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous reſtitue.
Les fleurettes, qu'avant d'embraſſer mes genoux ;
Monſieur me débitoit, croyant parler à vous ?
N'en déplaiſe à l'amour, ſi doux dans ſes peintures,
Je vous reſtituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pû ſe contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monſieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi, Dorante ! après mille & mille aſſurances ;
Qui, tout-à-l'heure encor, paſſoient vos eſpérances,
Le reproche & l'injure aigriſſoient vos diſcours,
Et ſur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Loin de vous voir ici vous plaindre de moi-même,
Vous, qui ſçavez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous inſtruiſe : après quoi, décidez
Si mes ſoupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je ſurprends mon rival. —

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foibleſſe autoriſe à tout craindre,
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf & trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.

DORANTE.

Mais, ayez la bonté. ——

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie,
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes ſoins les plus doux,
Que l'éclat ſcandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conſervé, prévoyante & ſoumiſe,
L'inſenſibilité que je m'étois promiſe !
Liſette, je t'ai crue, & toi ſeule tu m'as —

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas ;
Tu ſçais mon innocence. Appaiſez vos allarmes,
Lucile? retenez ces précieuſes larmes.
C'eſt mon injuſte amour qui les a fait couler ;
C'eſt lui qui toute fois, pour moi doit vous parler.
L'amour eſt défiant, quand l'amour eſt extrême.

LUCILE

S'il ſe faut quelque fois défier quand on aime,
C'eſt de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
Soulever des ſoupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le ſçavez, cette ſage maxime
De ces vers ; qui vous ont mérité mon eſtime,
De votre propre Idile, ouvrage ſéducteur,
Où votre eſprit ſe montre, & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confeſſe,
Madame, & que je céde au remords qui me preſſe.
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me raſſuroit ſi peu :

C'eſt que je n'en jouis qu'à titre illégitime ;
C'eſt que tous ces écrits, ſource de votre eſtime,
Vous venoient par mes ſoins, mais ne ſont pas de moi.

LUCILE.
Ils ne ſont pas de vous ?

DORANTE.
Non.

LISETTE.
Le ſot homme !

LUCILE.
Quoi ! —

DORANTE.
Laiſſant lire, il eſt vrai, dans le fond de votre ame,
J'inſpirois le Poëte, en lui peignant ma flame.
Que ſon art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
Et que le bel eſprit eſt loin du ſentiment !
Mais ſon art vous amuſe : il a fallu vous plaire,
Laiſſer dire des riens, ſentir mieux, & ſe taire.
N'eſt-ce donc qu'à l'eſprit que votre cœur eſt dû ?
Et ma ſincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.
Votre ſincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; auſſi, pour vous ſuis-je toujours la même.
Tel eſt enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, & je ne la ſuis plus ;
Et je ſens que, ſans vous, je le ſerois encore.

DORANTE.
Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établiſſez la paix & le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE, *à Dorante.*
Treve de beaux diſcours ; il eſt temps que j'y penſe.
De par Monſieur, expreſſe & nouvelle défenſe
De ſouffrir que jamais vous oſiez nous parler.

DORANTE.
Il aura ſçu mon nom !

LUCILE.
Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.
Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous. Rentrez, Madame, je vous prie ;
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.
Raſſurez-moi d'un mot encore en me quittant ;
Ou déjà mon eſpoir eſt tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.
De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.

Mon père pourra bien en ce commun danger;
Désapprouver mon choix, mais non pas le changer.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.
Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.
Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.
Oui, j'ai tort, je l'avoue. A présent il peut lire,
Je l'écoute: ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.
Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire;
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs promesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des Pièces?

DORANTE.
Que diable en veux-tu faire? Oui vraiment, j'en connais.

LISETTE.
Courez les ameuter pour aller aux Français,
Sur ce qui s'y jouera, faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller. —

DORANTE.
Tu veux. —

LISETTE.
Ah! j'en serois d'avis; faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant; lui: car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère:
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait: rien ne l'arrête;
Il lui donne sa fille, & croiroit aujourd'hui

S'allier

S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

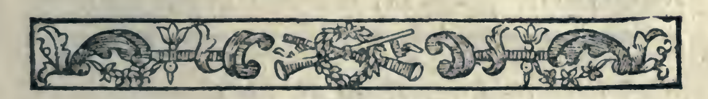
Ah! tu me fais frémir, & des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

AH, ah! Monsieur l'Auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens, vous écrivez sous main;
Vous avez du manege, & votre esprit superbe
Croit déja sous le pied nous avoir coupé l'herbe!
Un bon coup de sifflet va vous être lâché,
Et vous sçavez alors quel est notre marché.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me sembloit des meilleures:
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie:
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue & d'ennui harassé,
Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé,
Le Théâtre distrait, le Parterre en balance;
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes, dans mon cœur

Font paſſer tour-à-tour le trouble & la terreur.
(Regardant à ſa montre.)
Voici l'heure fatale où l'arrêt ſe prononce !
Je ſéche : je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que ſoit l'honneur que je pourſuis,
Eſt-ce un équivalent à l'angoiſſe où je ſuis ?
Il n'eſt force, courage, ardeur qui n'y ſuccombe :
Car enfin, ç'en eſt fait ; je péris, ſi je tombe.
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où déſarmer
L'honête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quel égide oppoſer aux traits de la ſatyre ?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aſpire ?
De quel front, à quel titre oſerois-je m'offrir,
Moi, miſérable Auteur, qu'on viendroit de flétrir ?
Après quelques momens de ſilence & d'agitation.
Mais mon incertitude eſt mon plus grand ſupplice.
Je ſupporterai tout, pourvu qu'elle finiſſe.
Chaque inſtant qui s'écoule, empoiſonnant ſon cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

SCENE II.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, *à Damis.*

EH bien, une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monſieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorſqu'on veut tout voir, on doit ſe dépêcher ?
Voilà pourtant, voilà la nouveauté — flambée !

DAMIS, *à part.*

Et mon ſort décidé ! Je reſpire — *Haut.* Tombée ?

FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat !

BALIVEAU.

Oh ! tout à plat.

DAMIS, *froidement.*

à part.

Tant pis.
C'eſt qu'ils auront joué comme des étourdis.

BALIVEAU.

Sifflée, reſifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit, j'ai tort.

FRANCALEAU

Celui ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord;
Sans être pour cela taxé de suffisance,
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fût, ni n'en sera d'égale.
La Pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des Cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essain ! des nuées ! —
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carrillon des toux, des nés, des paix-là, paix,
J'ai trouvé. ——

BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu, je le maintiens : j'ai trouvé — telle rime. —
A Damis qui l'écoutoit avidemment, & qui ne l'écoute plu
Oui, telle rime digne elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonime,
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers,
Ne portât quelqu'atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux, à leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désamparer,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers,
Et pour y triompher, il faut des grands revers.

FRANCALEU.

C'est parler en Héros, en grand homme, en Poëte !

A Baliveau.

Vous êtes ſtupéfait ; moi, non. Je le répete.
Vivent les grands eſprits pour former les grands cœurs ;
Mais celá n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

A Damis.

N'eſt-ce pas, mon Confrere ?

SCENE III.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS. MONDOR.

DAMIS *à Mondor, qui veut le tirer à l'écart.*

EH bien ?

MONDOR *bas & ſanglotant.*

DAMIS. Je vous annonce —
Je ſais, je ſais. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponſe.

DAMIS.

Laiſſe-nous, je te ſuis. Meſſieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart : après quoi,
Je compte vous rejoindre ; & laiſſant vers & proſe ;
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre choſe.

SCENE IV.

BALIVEAU, FRANCALEU.

BALIVEAU

OUi, changeons de propos, & laiſſons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous ſaviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.

C'eſt qu'à ce que je vois, ſa marotte eſt la vôtre.

FRANCALEU.

C'eſt que cela jamais n'a rien dit comme une autre.

BALIVEAU.

Belle Prérogative !

FRANCALEU.

Une lice ! Un Nocher !
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !
Plaît-il ? Vous l'entendez ?

BALIVEAU.

Moi, non : j'avois en tête.

La Lettre de cachet, qui, dites-vous, eſt prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'eſt pas du commun des humains.
Peſte! les grands Seigneurs ſe l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage! Revenons de grace à la promeſſe
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la Piece.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une Piece? Ah! s'il en fait jamais,
Ce ſera de l'exquis : c'eſt moi qui le promets;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU *s'emportant.*

Parlez. Aurois-je enfin, n'aurois-je pas mon ordre?

FRANCALEU.

Et! tranquiliſez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous ſerez content : ce ſoir même, ce ſoir,
C'eſt le terme qu'il prend. Votre affaire eſt certaine.
Et, tenez, ſon retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre eſt dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! Qui?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il?

FRANCALEU.

Etes-vous ſourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monſieur de l'empirée?

FRANCALEU.

Et qui donc?

BALIVEAU.

Quoi! c'eſt lui,
Dont le zele pour moi ſollicite aujourd'hui?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître,
Et votre admirateur, autant qu'on le doit être,
Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a pour cette affaire obligeamment pris feu,
Comme ſi ç'eût été la ſienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc?

BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

FRANCALEU.

Monfieur le Capitoul, vous avez de vertiges.

BALIVEAU.

Et c'eft vous qui, plutôt que mon neveu cent fois
Mériteriez— Je fuis le moins fenfé des trois.
Serviteur.

FRANCALEU.

Mais encore, entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on favoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ! lorfque nous tenons —

BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puifqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes fi fenfible,
Eft le pendart à qui j'en veux.

FRANCALEU.

Eft-il poffible !

BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant, foyez émerveillé
Du jeu de la furprife où j'ai tantôt brillé.
Si j'euffe vu le Diable, eût-elle été moins grande ?

FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A préfent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit ?
Un garçon ftudieux, de probité, d'efprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout fe raffemble,
Un phénix, un tréfor.—

BALIVEAU.

Un fou qui vous reffemble.
Allez, vous méritez cette apoftrophe-là.
De bonne foi, fied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeuneffe étourdie,
Que par vous-même au mal elle foit enhardie,
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adverfaire, en vous trouve un appui ?
Il verfifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne fe rendre fameux qu'à force de folie !
Etre, pour ainfi dire, un homme hors des rangs ;
Et le jouet titré des petits & des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embraffe ;
La pareffe ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oififs elle peut triompher ;
Mais en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui ! Comment fouffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la Société véritables frélons,
Chacun les y méprife, ou craint leurs aiguillons.

Damis eût figuré dans un poste honorable ;
Mais ce ne sera plus qu'un fou, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien : l'œuvre est très-méritoire.

FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré !
Sçavez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la Poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
Ennoblit bien autant que le Capitoulat.
Apprenez.—

BALIVEAU.

Apprenez de moi qu'on ne voit guere
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misére ;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement ennoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces ;
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses ;
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré, c'est la soif & la faim.
Et d'un œil satisfâit on veut que je le voie ?
Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux qui, ditez-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse ; il est libre. Adieu.

FRANCALEU.

Je vous arrête
En véritable ami, dont la replique est prête,
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas de gens à vision.
Si j'admire en Damais un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche autant que son mérite.
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus.

BALIVEAU.

Avec cent mille écus ?

FRANCALEU.

Eh bien, est-il à plaindre ?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.—
Holà, quelqu'un.— Vous même en jugerez ainsi.

A un Valet.

Que l'on cherche Lucile, & qu'elle vienne ici ;

A part.

Aussi-bien elle hésite, & rien ne se décide.

A Baliveau.

Qu'eſt-ce ? Vous moliſſiez ? Votre front ſe déride ?
Vous paroiſſez ému ?

BALIVEAU.

Je le ſuis, en effet.
Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !
Un procédé ſi noble eſt-il immaginable ?
Ne me trouvez donc pas au fond ſi condamnable.
Nous perçons l'avenir ainſi que nous pouvons,
Et ſur le trein des mœurs du ſiècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune eſprit s'adonne,
Même en l'applaudiſſant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté, ſe porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner ſon malheur ;
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore.—

SCENE V.

BALIVEAU, FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU *à Damis.*

VEnez, venez, Monſieur. Une autre fois encore
Vous ſerez à la Cour notre ſolliciteur.
Vous vous flattiez, ce ſoir, de contenter Monſieur ?

DAMIS *à Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis ; voici quelqu'un qui nous réconcilie,
Qui ſignale à tel point ſon amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus ſur vous.
Monſieur vous fait l'honneur de vous choiſir pour gendre.

Voyant Damis interdit.

Ainſi que moi, la choſe a lieu de vous ſurprendre ;
Car, de quelques talens dont vous ſuſſiez pourvu,
Nous n'oſions eſpérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, ſuſpendant ſa puiſſance,
Avoir déja fait place à la reconnoiſſance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS *d'un air embarraſſé.*

Mon oncle.—

BALIVEAU.

Et bien ?

DAMIS.

Je ſuis.—

FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

FRANCALEU.

Ah !

BALIVEAU *à Francaleu.*

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire,
Qui tout à l'heure étoit un phénix, un trésor !
Et bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton pere.

SCENE VI.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

Monsieur, la Poésie à ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets,
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais, vous-même, à ma place, en auriez fait autant;
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment ! la connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout, où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos Lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle & moi, forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit— quoi ! c'est— la Muse originale,
Qui de ses impromptus, tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce Bel-Esprit sans pair.—

DAMIS.

Eh oui.

FRANCALEU.

Mériadec— de Kerlic— de Quimper.—

DAMIS.

En Bretagne ; elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien eſt-il plus ſortable ?

FRANCALEU *éclatant de rire.*

Embraſſez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc ſi haut ?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'eſt effarouché trop tôt ;
Mais nous l'appaiſerons ; rien n'eſt gaté.

DAMIS.

Sans doute,
Il ſortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh ! c'eſt vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laiſſerez s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ! Qu'inſinue un pareil verbiage ?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous avez beau dire.

FRANCALEU.

Et vous, beau proteſter.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non.

FRANCALEU.

Parbleu ſi. Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La perſonne pourroit, par exemple, être telle.—

DAMIS.

Telle qui vous plaira. Suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laiſſez dire un mot, & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien, rien.

FRANCALEU.

Sans la chercher ſi loin.—

DAMIS.

J'irois à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser ;
A m'épouser, vous dis-je : oui, moi ; c'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

FRANCALEU.

Non ; mais, en vérité,
J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, & le seul nom fait tout.
Oh çà, laissons donc là ce burlesque hyménée :
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ma fille, en pareil cas, me vaudra bien, je croi ;
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelqu'estime ?

DAMIS *à part.*

Ah ! Lisette la suit. Malheur à l'anonyme.

SCENE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE, LUCILE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez çà. Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens —

LISETTE.

Ses talens ! c'est où je vous arrête.

FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez —

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine. Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir ?

DAMIS, *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, & pour cause.

FRANCALEU.

Va-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Tenez bon, je vais chercher Dorante.

Elle sort.

SCENE VIII.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

ELle a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas;
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile —

LUCILE.

Mon père —

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile —

LUCILE.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus tems de rien dissimuler.
Vous vous êtes prescrit cette loi généreuse,
Que, par mon propre choix, je me rendrois heureuse;

Et c'eſt ainſi qu'un père eſt toujours adoré,
Et que moins il eſt craint, plus il eſt révéré.
Vous m'avez ordonné ſur-tout d'être ſincére,
Et d'oſer là-deſſus m'expliquer ſans myſtére.
Mon devoir le veut donc, ainſi que mon repos.

FRANCALEU.

Au fait. (*Bas.*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu ci raſſemble —

FRANCALEU.

Ah, fort bien!

LUCILE.

Raſſurez votre fille qui tremble,
Et qui n'oſe qu'à peine embraſſer vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en ſuis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'eſt que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Eſt le ſeul juſtement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi! quand j'ai mes raiſons —

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre.
Il m'aimoit; mon aveu n'attend plus que le vôtre.
N'uſez pas contre moi de tout votre pouvoir:
Accordez aujourd'hui mon cœur & mon devoir,
Ou privez-moi du monde, à qui j'étois rendue.
Hélas! il n'a brillé qu'un inſtant à ma vue.
Je fermerai les yeux ſur ce qu'il a d'attraits.
Puiſſe le Ciel me rendre inſenſible à jamais!

FRANCALEU.

La ſotte choſe, en nous, que l'amour paternelle!
Ne ſuis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle?

DAMIS.

Eh, laiſſez-vous aller à ce doux mouvement.

FRANCALEU.

Pour Dorante où donc eſt votre reſſentiment ?

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance, à ce trait ſe termine.

FRANCALEU.

Le fils d'un chicaneur ardent à ma ruine!

DAMIS.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jettant aux genoux de Francaleu.*

Ecoutez-moi, Monsieur, ou je meurs à vos pieds.
Après m'être vengé du plus méchant des hommes,
J'adore —

FRANCALEU.

Songez-vous, Monsieur, où nous en sommes?

DORANTE.

Vous & mon père étiez grands amis autrefois.
Vous plaidez; mais il va renoncer à ses droits.
A Damis.
D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traitre, de couronner ta méchanceté noire,
Qui t'a fait à mon père —

DAMIS.

Écrire ce qu'il faut.
Monsieur tient la réponse; il peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis point surpris de l'amour de mon fils.
Par son Médiateur il est des mieux servis;
Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très inutile,
Et je défere à vos avis.
Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
Il n'aura que trop mon aveu:
Celui de Monsieur Francaleu
Puisse-t-il s'obtenir de même!
Parlez, pressez, priez: je désire à l'excès
Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,
Et que le don d'un fils qu'un tel ami protége,
Entre votre Hôte & moi renouvelle à jamais
La vieille amitié du College.

MÉTROPHILE.

Maîtresse, amis, parens! Puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, & soyez son epoux.

DORANTE, *à Lucile.*

Ah, Monsieur! O mon père! Enfin je vous posséde.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la céde?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez, en effet, m'en vouloir,
Et vous voyez un homme —

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre.

DAMIS.

Non; mais, en termes honnêtes,
Amoureux & Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *aux autres.*

Un furieux, qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi ;
Impitoyablement ai fait siffler sa Pièce.

DAMIS.

Quoi !—Mais je m'en prends moins à vous, qu'à la traîtresse ;
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.
Je suis bien consolé, j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai, demain, pour ma part, cent places retenues,
Et veux, après demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle en Auteur soumis, mais peu craintif,
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête ;
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.
Vous, à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune & d'amour.

FIN.

